

...épargnants vers l'immobilier et les produits spéculatifs et à encourager les stratégies de rachat de leurs actions par les entreprises, surtout en cas de turbulences créées par des jeux de

DÉCEVANT ET DE RENFORCER LE CAMP DES SCEPTIQUES

...et les bénéfices liés de la réduction des émissions sur le plan du développement économique. Les discussions sur une telle architecture peuvent s'ouvrir sans retard. Tout se jouera sur sa crédibilité, indispensable

L'Europe pourrait s'unir autour d'une telle perspective et l'utiliser en interne comme relance budgétaire pour concrétiser les promesses de la présidente de la Commission européenne, Ursula von der Leyen, sur la neutralité carbone, ou

...teur de recherche CNRS au Centre international de recherche sur l'environnement et le développement (Cired), membre du panel du GIEC; Les auteurs précisent que ces réflexions n'engagent pas le GIEC.

Chahla Chafiq Les corps en feu de femmes iraniennes crient leur refus de l'ordre qui leur est imposé

Après le suicide par immolation à Téhéran d'une jeune Iranienne condamnée pour avoir assisté à un match de football, l'écrivaine et sociologue lie ce drame au combat plus général pour la liberté et contre l'oppression islamiste dans le pays

Début septembre, une jeune femme s'est immolée devant le tribunal de la révolution islamique de Téhéran. Elle venait d'apprendre sa condamnation à une peine de prison pour avoir osé entrer, en 2018, dans un stade et assister à un match de football. Elle s'appelait Sahar, « l'aube » en persan. Dans la poésie et la chanson iraniennes, ce mot évoque la fin des ténèbres, l'espoir de la délivrance. L'acte suicidaire de Sahar Khodayari, qui entraîna sa mort peu après, ne dit-il pas, au contraire, un profond désespoir?

En réponse aux indignations massives provoquées par sa mort tragique et aux appels à lever l'interdiction faite aux femmes d'entrer dans les stades, les médias liés au pouvoir diffusèrent les propos du père de Sahar disant que sa fille souffrait de perturbations mentales. Des propos semblables avaient été avancés, en février 1994, lorsque Homa Darabi, une pédiatre de 53 ans, s'immola à Téhéran. Un moyen pour le pouvoir islamiste de réduire au silence la lutte de cette femme progressiste contre des mesures misogynes qui avaient abouti à son licenciement du poste qu'elle occupait à l'université.

Sa plainte restée sans suite et le harcèlement continu qu'elle subissait la poussè-

rent à abandonner toute activité professionnelle. Un jour, elle sortit de chez elle et, en pleine rue, mit le feu à son corps. Certains disent qu'elle cria : « A bas le despotisme ! Vive la liberté ! » D'autres réfutent ces propos. Mais qu'importe. Cette scène n'expose-t-elle pas clairement ce qu'Homa Darabi voulait nous dire ? Médecin, elle connaissait des moyens moins douloureux de mettre fin à ses jours. Pourtant, c'est au feu qu'elle a livré son corps, et elle l'a fait dans un lieu public, aux yeux de tous.

La « fille bleue »

« Brûler de douleur et faire avec » est une ancienne expression persane bien connue en Iran pour qualifier un extrême degré de patience dans la traversée des malheurs. Les corps en feu de Sahar et Homa crient, au contraire, leur refus de faire avec l'ordre infernal qui leur est imposé. D'ailleurs, l'image de leur immolation n'est-elle pas une incarnation de l'enfer qu'elles vivaient ?

Cette question s'impose d'autant plus que, au début des années 2000, des rapports basés sur les constats des médecins légistes attestent que l'immolation est le premier moyen de suicide parmi les femmes iraniennes. D'autres études nous apprennent que la pauvreté, l'absence d'auto-

nomie et le poids des dures traditions patriarcales – autant de facteurs renforcés par le règne islamiste – favorisent, dans certaines régions et parmi certaines couches sociales, le recours des femmes à cette forme de suicide par lequel elles mettent en scène, sous les yeux de leurs proches, l'enfer dans lequel elles vivent, et dont ces proches sont très souvent les cerbères.

Les figures d'Homa Darabi, femme médecin, et de Sahar Khodayari, jeune femme ayant mené des études universitaires, sont loin des profils habituels des femmes qui s'immolent. Leur acte nous interpelle avant tout sur l'ordre infernal que la République islamique instaure en sacrifiant, au nom de dieu, les discriminations et les violences faites aux femmes. La diabolisation du corps des femmes comme lieu de péché, symbolisé par l'obligation du port du voile, implique une série d'interdictions qui altèrent la vie des femmes, soumises à de constantes humiliations et souffrances. C'est ce que nous crient Homa et Sahar, ces deux femmes rebelles à l'ordre islamiste.

Si, dans les années 1990, le suicide par le feu de Homa Darabi n'avait attiré l'attention que des exilés iraniens, des défenseurs des droits humains et de la liberté des femmes, tel n'est pas le cas de Sahar Khodayari, surnommée la « fille bleue » en référence à la couleur portée par l'équipe de foot qu'elle soutenait. Sa fin tragique relance le débat sur les mesures discriminatoires de non-mixité à l'encontre des femmes et met en question l'idéologie islamiste, fondement de l'ordre dominant.

La « fille bleue » rejoint aujourd'hui les autres figures emblématiques de la résistance iranienne. Ces dernières décennies, les figures de femmes sont éminemment visibles dans ce tableau. Présentes dans tous les domaines de la lutte sociopolitique et culturelle, on les retrouve dans les revendications pour les droits des ouvriers et des enseignants, dans la lutte contre les discriminations sexistes, ethn-

ques et religieuses, dans les mouvements écologiques, dans les combats pour les droits humains, ainsi que dans les campagnes pour des changements politiques structurels. Dans ce contexte agité, l'acte d'ôter le voile dans l'espace public manifeste l'élan de ces femmes vers la liberté, un élan en plein essor.

Face à ces appels insistants à la liberté et aux droits sociopolitiques, la réponse du pouvoir se résume à la répression. Celles et ceux qui contestent font l'objet de poursuites et de condamnations à de lourdes peines d'emprisonnement. Leurs avocats aussi sont confrontés à ces menaces, ce qui démontre à la fois l'ampleur de la répression et la réalité d'une résistance sans relâche. C'est pour cela que Nasrin Sotoudeh, avocate de prisonniers politiques, elle-même militante active pour les droits humains et la liberté des femmes, condamnée en mars à trente-trois ans de prison et 148 coups de fouet dans le cadre de nouvelles poursuites engagées contre elle, est devenue une figure emblématique des multiples combats qui traversent la société iranienne. Son cas a attiré l'attention des citoyens et des gouvernants des pays démocratiques sur la dure répression qui a cours en Iran. Hélas, occupés par les menaces d'une guerre et de ses conséquences sécuritaires et économiques, ces derniers semblent laisser de côté, dans leurs stratégies diplomatiques avec l'Iran, la question des droits humains et de la liberté des femmes. ■

Chahla Chafiq, écrivaine et sociologue, publie des essais, des romans et des nouvelles, en français et en persan. Lauréate du prix « Le Monde » de la recherche universitaire en 2011, son dernier ouvrage paru s'intitule « Le Rendez-vous iranien de Simone de Beauvoir » (Editions iXe, 184 pages, 16 euros)

FACE À CES APPELS LA LIBERTÉ, LA RÉPONSE AU POUVOIR RÉSUME LA RÉPRESSION

